

LA LUNE SEULE LE SAIT

Johan
HELIOT



mnēmos

DU MÊME AUTEUR,

AUX ÉDITIONS MNÉMOS,

Reconquérants (2001)

Faerie Hackers (2003)

La Lune n'est pas pour nous (2004)

La Machine à remonter les rêves (Anthologie, avec Richard Comballot, 2005)

Faerie Thriller (2005)

La Lune vous salue bien (2007)

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS,

Pandémonium (2002)

Obsidio (2003)

La Harpe des étoiles (2003)

Führer prime time (2005)

La Couleur de la faim (2006)

ROMANS JEUNESSE,

Opération Némé (2004)

Alter Jérémie (2005)

Le Messager de l'Olympe (avec Xavier Mauméjean, 2006)

Sachem America (avec Xavier Mauméjean, 2006)

Destination l'an mil (2006)

Ados sous contrôle (2007)



Johan Heliot

LA LUNE SEULE LE SAIT

© LES ÉDITIONS MNEMOS
2 RUE NICOLAS CHERVIN | 69620 SAINT-LAURENT-D'OINGT
ISBN PDF : 978-2-35408-366-3

WWW.MNEMOS.COM

PROLOGUE

CECI EST L'HISTOIRE D'UN SIÈCLE FOU. Ceci est l'histoire de la plus belle rencontre qui se puisse rêver entre des espèces que tout sépare. Ceci est, également, l'histoire d'une grande catastrophe.

Ceci est l'histoire d'une poignée d'hommes – et de femmes ! – qui ont lutté pour soumettre le principe de réalité à leur volonté. Et qui ont réussi. Ceci est l'histoire de rêveurs éveillés, de fous, d'utopistes, sans qui l'univers ne serait pas ce qu'il est, parfois, trop peu souvent, à savoir un endroit merveilleux.

Cette histoire, j'en ai été le témoin privilégié, et je le suis toujours. J'ai recueilli les souvenirs des acteurs principaux de cette tragi-comédie, de ce spectacle de Grand-Guignol donné pour les étoiles. Je connais les moindres détails et je suis sans aucun doute le seul à pouvoir rapporter les événements, fidèlement.

Mon nom ? Je n'en ai pas, à proprement parler, et puis qu'importe... Vous découvrirez bien assez tôt qui je suis. Une personnalité complexe, à coup sûr, mais chut ! ce n'est pas encore le moment de me dévoiler.

À cette histoire, il faut un début, des fondations solides, sur lesquelles je vais m'attarder ici. Je vais vous raconter comment tout a commencé. Quand je dis tout, ce n'est pas une simple figure de style. TOUT a véritablement commencé avec mon histoire : le futur des humains plonge ses racines à cet instant précis de leur évolution. Les quelques centaines de milliers d'années qui ont précédé n'étaient qu'un modeste préambule. Une entrée en matière. L'Histoire (avec une majuscule, cette fois) d'une espèce

*n'est rien tant qu'elle reste confinée à sa planète originelle.
J'en sais quelque chose...*

*Mais pour s'arracher à l'inertie du sol, il faut la concordance
de plusieurs éléments décisifs, dont le moindre n'est pas la
faculté de RÊVER.*

*Alors, si vous le voulez bien, stoppons là nos tergiversations
et partageons le rêve de ceux qui ont voulu décrocher la Lune,
et l'ont fait.*

*Et si ce rêve revêt plus souvent qu'à son tour des allures de cau-
chemar, ne vous en faites pas, et souvenez-vous que l'éveil est au
bout de la nuit.*

CHAPITRE I

LES BRUMES DE L'OCCIDENT

UN CIEL JALOUX DE LA MER accueillit le *Saint-Michel* en rade de Brest, ce matin-là. À l'horizon, le gris des flots se mêlait au lavis de la toile tendue entre l'océan et les étoiles mourantes. Un jour terne pointait, accordé au diapason de l'humeur des hommes d'équipage. Sur le pont du navire, les marins s'activaient en silence, le geste lourd de la fatigue accumulée ces dernières semaines. Ils avaient quitté les langueurs tropicales dans la précipitation, un mois plus tôt, après que leur capitaine eut reçu par câble sous-marin un message l'enjoignant de regagner la métropole dans les plus brefs délais. Depuis, le vieux baroudeur était resté reclus dans sa cabine, penché sur sa table de travail, sa silhouette massive ployée sous le feu de la lanterne qui avait brûlé presque sans interruption.

Le *Saint-Michel*, troisième du nom, rejoignit l'appontement poussé par un vent tiède, où flottaient les effluves d'épices imaginaires. C'était un fin trois-mâts, racé et effilé, dont la coque avait mouillé dans les ports des cinq continents. À ses côtés, les puissants vapeurs caparaçonnés d'acier alignés dans la rade semblaient des monstres sortis des entrailles du Léviathan. Le siècle finissant s'habillait de métal. Le vieux capitaine du voilier regrettait les parfums du goudron qui calfeutrait jadis les robes de bois précieux parant les coursiers des sept mers. Mais il ne cédait pas à la nostalgie, car son esprit demeurait résolument tourné vers les promesses du futur. L'avenir, il l'avait rêvé, il l'avait décrit à longueurs de milliers de pages noircies nuit après nuit, il l'avait annoncé avec la clairvoyance d'un prophète de la

science, même si la réalité avait fini par dépasser ses plus folles espérances. Aujourd'hui encore, à soixante-dix ans passés, il œuvrait pour façonner l'avenir de l'humanité à l'image de ses espoirs.

Brest s'éveillait à peine, encore hantée par les fantômes des flibustiers dont les descendants entretenaient la mémoire. Ceux qui fuyaient les rigueurs de l'Empire et la tyrannie de Napoléon le Petit, le cacochyme despote régnant sur les vestiges de l'Europe, ceux-là se retrouvaient à Brest pour embarquer à destination du continent neuf. Inversement, ceux qui luttèrent encore débarquaient tôt ou tard sur les côtes sauvages des environs de Brest. Ils arrivaient le plus souvent des îles anglo-saxonnes, insoumises au tyran, et transitaient parfois par les Anglo-Normandes, où s'étaient réfugiés quelques fameux rebelles.

Le vieux capitaine était de ces derniers. Il abandonna sa table de travail au moment où les marins jetaient les cordages par-dessus bord. Il rangea soigneusement les feuillets qu'il venait d'annoter dans sa serviette de maroquin et souffla la flammèche de la lanterne. Il passa ensuite une redingote, coiffa un melon, ajusta le nœud de sa cravate et sortit.

Sur le pont briqué de frais, il faisait plutôt doux. Néanmoins, le vieil homme frissonna. La chaleur des Caraïbes n'avait pas encore quitté son esprit, sa peau réclamait toujours la caresse du soleil des Antilles. Là-bas il avait laissé une famille, une épouse, un fils et deux belles-filles. Il était de retour en Europe depuis deux jours déjà. Mais Guernesey n'était pas tout à fait le continent. À peine une escale, un avant-goût de la folie du maître de l'Ancien Monde.

« Vous avez quartier libre, lança-t-il au maître d'équipage en passant à sa hauteur.

— Quand devons-nous appareiller ? demanda le marin, un solide bordelais que le climat du nord de Loire rendait particulièrement triste.

— La Lune seule le sait », répondit son capitaine, sibyllin.

Il emprunta la passerelle et s'éloigna sur le quai sans se retourner. Il eut une pensée pour sa fidèle Honorine, à présent sous la protection de Michel, son aîné. Il ne savait pas quand il les retrouverait, si jamais cela lui était permis. De la même manière,

il ignorait s'il devait jamais revoir son cher navire. Il préférerait conserver le souvenir de son étrave fendant les flots azurés des lagons, plutôt que de le voir amarré à la pierre noire de Brest, pareil à un chien tenu en laisse par un maître négligé. Le *Saint-Michel*, ainsi que ses prédécesseurs, avait été l'instrument de sa liberté ; ensemble, ils avaient sillonné la planète. Désormais, alors qu'il était sur le point de l'abandonner, il comprenait ce qu'avait ressenti Nemo quand le *Nautilus* avait sombré. Certes, lui avait abandonné son navire à temps, mais cette séparation lui coûtait tout autant qu'à son double de fiction. Sacré Nemo ! On croit coucher de simples mots faits d'encre et de passion sur le papier, puis l'on s'aperçoit un jour que c'est de chair et de sang qu'il s'agit...

Arrivé au bout du quai, il releva le col de sa redingote sur la broussaille neigeuse de sa barbe. Son allure générale était celle d'une sorte de plantigrade au poil blanc, un vieil ours polaire émigré sous les tropiques. Une curieuse combinaison, pour un singulier bonhomme.

Deux gardes impériaux battaient le pavé devant un cabanon peint aux couleurs de l'Empire. On pouvait reconnaître l'Aigle empruntée à l'illustre tonton, celui d'Arcole et de l'Égypte, de Waterloo aussi. S'y étaient ajoutés depuis la locomotive des usines Cail, le ballon dirigeable du Graaf von Zeppelin, la tour de M. Eiffel et, dernière estampille en date, la nef cosmique des alliés inattendus de l'Empereur. Le tout formait une peinture des plus pittoresques, à l'image de l'Europe.

L'un des gardes lui fit signe d'approcher. C'était un petit homme, engoncé dans un uniforme terni par le crachin. Il portait une moustache triomphante, qui dissimulait mal cependant la longue cicatrice courant sur sa lèvre supérieure. Sans doute un vétéran des campagnes de pacification orientales, songea le vieux capitaine en lui présentant le laissez-passer remis par Babiroussa.

Le soldat examina le document d'un œil méfiant. Mais le voyageur n'était pas inquiet. Babiroussa était un faussaire hors pair, en sus d'être l'homme le plus habile et le plus formidablement intelligent qu'il lui avait été donné de rencontrer. Autant de qualités qui lui avaient valu de devenir rapidement la tête pensante

du réseau de résistance organisé dès les premiers temps de la dictature. Babiroussa avait le premier hurlé son horreur et son dégoût à la face du tyran. Il avait été pour cela banni, définitivement, et avait trouvé refuge à Guernesey. Il y avait bientôt un demi-siècle de cela. Près de cinquante années ! « Mon Dieu, que de temps perdu, à la recherche duquel j'ai vainement couru », songea encore le vieillard.

« C'est entendu, vous pouvez circuler », trancha finalement le garde, en lui rendant la contrefaçon parfaite du sésame impérial.

Le vieillard contourna les chevaux de frise dressés entre la rade et la ville, avant de disparaître dans l'embouchure d'une venelle. Ingambe, il avançait d'un pas décidé, presque à petites foulées, sans s'essouffler. Pour un homme de son âge, il faisait preuve d'une étonnante vitalité ; il aurait pu en remonter à plus d'un jeune coq. Sa forme physique était le fruit d'un entraînement rigoureux et d'un régime draconien. Mais il puisait l'essentiel de son énergie dans la colère qui enflammait sa conscience, un foyer de rage inextinguible attisé par les manifestations de l'injustice. Partout, les hommes souffraient, soumis à l'avidité de leurs contemporains, aujourd'hui en Europe plus qu'ailleurs. Partout, des hommes, des femmes et des enfants mouraient par milliers pour qu'une poignée de nantis profitent éhontément du fruit de leur labeur. Partout, des hommes et des femmes étaient asservis, déportés au bagne, exécutés, parce qu'ils osaient se lever et brandir le poing à la figure des seigneurs de l'industrie, toujours en Europe plus qu'ailleurs. Partout, le fer qui entravait jadis les chevilles de l'esclave s'était fait machine, et les machines asservissaient les hommes plus sûrement encore que les chaînes. Saint-Simon avait rêvé une redistribution équitable des profits de l'industrie, mais il était mort et oublié depuis longtemps. Ses disciples avaient courageusement repris le flambeau et le vieux capitaine les avait rejoints, dans sa jeunesse. Le coup d'État de 1851 avait mis un terme brutal à leurs aspirations.

Aujourd'hui, ils étaient encore quelques-uns à refuser la fatalité du siècle de métal, et Babiroussa était leur chef. Il avait rallié à sa cause les rêveurs, les utopistes, les poètes et les révolutionnaires. Il avait patiemment tissé sa toile sur l'Empire, de Brest à Brest-Litovsk, selon la formule du jeune tsar inféodé

au tyran. Une toile aux fils secrets, invisibles et fragiles, qui reliaient entre eux les esprits les plus forts et brillants de l'Ancien Monde. Mais Babiroussa – son véritable nom, tous l'avaient oublié, dans le peuple moutonnier des villes et des villages qui s'étendaient de la Loire au Danube, bien qu'il eût jadis brillé au firmament des gloires littéraires – était fatigué. Il était né peu après le siècle, et il le verrait s'achever. Il avait investi toutes ses forces dans la bataille contre les ténèbres. Et l'obscurité gagnait, subitement tombée du ciel.

Deux jours plus tôt, ils s'étaient retrouvés à Guernesey, après une longue séparation. Babiroussa avait accueilli le vieux capitaine sur le seuil de sa maison, une modeste demeure aux murs blanchis à la chaux et aux volets bleus. Il se tenait légèrement voûté, enveloppé d'une pèlerine rapiécée. La barbe qui lui mangeait les joues était un crin d'albâtre. Sous le front haut, plissé de mille rides, couvait le feu d'un regard capable d'embraser une armée. La carrure était celle d'un charretier, d'un homme de peine rompu à la rudesse du travail physique. Un géant magnifique, que la vie s'était acharnée à réduire à la taille d'un simple mortel.

Il avait fait un pas en direction de son ami, à lui rendu par l'océan. Ses bras s'étaient écartés, avec l'envergure des ailes déployées d'un albatros. L'étreinte avait été chaleureuse et longue. Néanmoins, la voix n'était plus celle d'un Titan, caverneuse et grondante.

« Te voici, enfin... Entre, Juliette a mis une bûche à brûler. »

Ils avaient gagné le cabinet de travail, où s'entassaient les volumes par milliers, en piles branlantes posées à même le sol. Juliette, la fidèle et aimante Juliette, remuait le tisonnier dans l'âtre. Quand elle avait aperçu le voyageur, un sourire avait étiré ses lèvres fripées. Nouveuse comme le pied d'un cep de vigne, elle en avait aussi toute la vigueur. Elle n'y voyait plus guère, mais on ne pouvait pas la prendre en défaut.

« Jules... Quelle joie ! »

Il avait déposé un baiser sur son front. Elle s'était tenue un moment entre les deux hommes, sur le point de parler, mais s'était ravisée. Elle avait quitté le cabinet en direction de la cuisine d'un pas traînant.

« Que se passe-t-il, grands dieux ? avait demandé Jules. Ton message était plutôt laconique : “retour urgence, Babiroussa”. Les camarades du Nouveau Monde m’ont laissé partir à regret. Edison, surtout. Il t’adresse ses amitiés et ne désespère pas revenir un jour à Guernesey.

— Peu importe pour l’instant. J’enverrai un autre compagnon te relayer. Le jeune Jarry est un chien fou qui ne demande qu’à parcourir les espaces sauvages. Il fera l’affaire. J’ai besoin de ton aide, ici. Enfin, pour être exact, pas tout à fait ici.

— Où ça, alors ? »

Babiroussa avait eu un sourire, comme on pourrait imaginer en avoir les montagnes. Il avait désigné de l’index la fenêtre, et, au-delà, la nuit qui s’était abattue sur Guernesey.

*

Les feux follets des lanternes à gaz éclairaient chichement les ruelles brestoises. Jules s’orientait cependant sans difficultés, guidé par une mémoire infailible. Le plan dessiné par Babiroussa était d’une précision extrême. L’agent qui l’avait renseigné était un auxiliaire précieux. Après avoir effectué plusieurs tours et détours, aux aguets d’éventuels poursuivants, Jules s’engagea dans le labyrinthe formé par le quartier médiéval. Déjà les chiffonniers et les marchands des quatre-saisons encombraient les chaussées, poussant devant eux leurs charrettes débordant de primeurs à peine arrachées à la terre ingrate de l’arrière-pays. La misère avait fait son œuvre sur les corps des pauvres bougres pressurés par l’Empire. Visages émaciés, traits creusés par la faim, le petit peuple de Brest valait bien celui de Brest-Litovsk. Jules ne put s’empêcher d’évoquer les silhouettes opulentes des Caribéens, les chairs souples et chaudes des enfants des îles, la corpulence des citoyens du Nouveau-Monde, bâtis en force, comblés par une nature généreuse. Badinguet, ce César de pacotille, avait volé jusqu’à la vitalité de ses compatriotes !

Jules cracha. La boue qui recouvrait le pavage absorba immédiatement la salive du vieux capitaine. Il parcourut encore quelques rues, certain à présent de n’être pas suivi. Le froid et l’humidité faisaient comme une seconde peau aux visiteurs qui

s'aventuraient dans le dédale de la vieille ville. Jules eut une pensée émue pour les miséreux qui se mouraient loin du soleil des tropiques, privés même de la chaleur du ciel. Enfin, il repéra l'enseigne décrite par Babiroussa. Elle balançait doucement à sa potence de fer rouillé. Sur un panneau de facture récente on pouvait lire, en gothiques écarlates, la singulière raison sociale de l'établissement : *La Nef Hallucinée*.

Derrière la vitre de la devanture s'étaient des rayonnages chargés d'ouvrages reliés plein cuir. À hauteur du regard, plusieurs gazettes ouvraient leurs pages richement illustrées. On pouvait ainsi découvrir à peu de frais les fastes des palais indiens, la luxuriance des forêts de l'Afrique, ou encore la beauté aride et nue des déserts lunaires. Le dernier numéro de *L'Assiette au Beurre* consacrait sa couverture à une caricature des habitants de la cité impériale sélénite, en cours de construction. Un forçat, reconnaissable aux boulets qu'il traînait derrière lui, était apostrophé par un personnage vêtu en bourgeois, dont le tarin démesuré laissait deviner qu'il s'agissait de Cyrano de Bergerac, tel qu'immortalisé par M. Rostand dans sa pièce. Le phylactère indiquait les paroles du premier Terrien à avoir effectué, du moins en imagination, la visite de la Lune : « Mon pauvre ami, vous devez regretter Cayenne ! – Dame non, rétorquait le bagnard, ici les fers sont de plume ».

Jules poussa la porte de la boutique après avoir jeté un dernier coup d'œil par-dessus son épaule. Mais personne ne portait la moindre attention à ce barbon bibliophile, séduit par la verve des caricaturistes. S'il souriait pour donner le change, Jules n'était pas amusé pas l'humour des émules de Caran d'Ache. Même s'il était vrai que la moindre pesanteur qui régnait sur la Lune facilitait le transport des charges lourdes, la vie des bagnards condamnés aux travaux forcés sur la base Cyrano n'avait rien d'une sinécure. Ils y succombaient en aussi grand nombre qu'en Guyane ou en Nouvelle-Calédonie, tant on les y accablait d'un labeur surhumain. Et puis, leurs gardes-chiourme étaient associés aux inquiétants alliés de l'Empereur...

La librairie était déserte, à une heure aussi matinale. Jules s'éclaircit la gorge et un curieux bonhomme fit aussitôt son apparition, surgi comme par enchantement d'un amoncellement

de revues montant jusqu'au nombril. Derrière les verres de ses besicles, en équilibre instable au bout de son nez, pétillait un regard vif. C'était une espèce d'échalas, revêtu d'une tunique à la mode des marins, rayée de blanc et de bleu.

« Bien le bonjour, monsieur. Que puis-je pour vous ?

— Je suis à la recherche d'anciens numéros du *Magasin d'éducation et de récréation* », répondit Jules, citant la formule convenue. Le libraire émit un couinement de surprise. Il s'extirpa de son amas de papier jauni, se précipita vers la porte et donna deux tours de clé. Il se retourna vers Jules, une lueur d'émerveillement faisant miroiter ses binocles.

« C'est Lui qui vous envoie, n'est-ce pas ? En conséquence vous êtes... Oh, c'est trop beau pour être vrai !

— Je vous en prie, calmez-vous, tempéra Jules, à la fois agacé et enchanté que sa notoriété suscitât un tel émoi.

— C'est la première fois qu'Il fait appel à mes services. Jamais je n'aurais espéré, même dans mes rêves les plus fous, que je vous rencontrerais. Pensez, vos écrits ont bercé ma jeunesse. Avec vous j'ai tant appris !

— Vous m'en voyez ravi. Mais...

— J'ai là (le libraire enthousiaste s'était tourné vers les strates supérieures de ses étagères, où trônait le fleuron de ses collections) les éditions complètes de messieurs Hetzel, père et fils. Près de quarante années de *Voyages extraordinaires dans les mondes connus et inconnus*. La série entière du *Magasin*... »

Jules considéra un instant l'alignement de reliures, perplexe. Cela faisait longtemps... Il se souvenait des heures interminables passées à étudier les cartes de l'Afrique, de la Russie ou des Amériques, des centaines d'études et de monographies ingérées pour donner corps à ses récits, de l'excitation produite par ses extravagantes extrapolations scientifiques, quand il avait imaginé tirer un obus habité vers la Lune... Des fadaïses, aujourd'hui, rien que des fadaïses, quand on considérait la puissance des moyens mis en œuvre par l'Empire et ses alliés d'outre-espace. Il eut une grimace et reporta son attention sur le propriétaire des lieux.

« Jadis, il y a une éternité, j'ai longuement contemplé la mer, depuis la lucarne du grenier de la maison familiale. Elle a excité

mon imagination plus que de raison. À présent, la réalité a dépassé les frontières du possible et je me rends compte à quel point mes inventions sont ridicules. »

Jules secoua sa grosse tête. Tout de même, cela faisait quelque chose de voir combien Lidenbrock, Robur, Hatteras, Strogoff et les autres étaient demeurés fidèles au poste, prêts à reprendre du service si, d'aventure, un gamin curieux venait ouvrir les pages des revues entassées là. Mais l'heure n'était pas à la nostalgie. Jules chassa les fantômes du passé et reprit :

« Monsieur, je suis venu vous trouver sur les conseils de notre ami commun pour que vous me donniez les renseignements qui m'aideront dans mon entreprise. Vous êtes, selon lui, l'homme de la situation, un érudit pour ce qui concerne les êtres venus des limbes cosmiques. »

Le libraire s'empourpra, touché par la flatterie. Son érudition n'en était pas moins réelle, comme il le démontra :

« Je pense en effet avoir réuni à leur sujet plus d'informations que quiconque. Ce qui n'empêche pas, hélas, que mes connaissances soient lacunaires. Vous n'êtes pas sans savoir que depuis leur apparition, au printemps de l'année 1889, les curieux amis de Badinguet se montrent d'une discrétion absolue. L'effroi tout naturel suscité par leur découverte s'en est d'ailleurs vite émoussé.

— À quoi ressemblent-ils ?

— C'est là toute la question. La complexion originale de ces créatures leur interdit des séjours prolongés sous quelque climat que ce soit de notre Terre. Et encore, ils sont obligés de paraître harnachés de telle sorte, bardés d'un appareillage destiné à filtrer les particules de gaz nocives, que rien ne permet d'en distinguer les traits. Cependant... »

Il marqua une pause, fier de son effet.

« Oui, cependant ? le pressa Jules.

— Cependant, certains prétendent, je dis bien prétendent, avoir entr'aperçu quelques-uns de nos lascars au moment où, pour une raison que j'ignore, ils avaient dû quitter leur armure. Las, les témoignages divergent, ce qui prouve le peu de foi qu'il nous faut leur accorder. Malgré tout, un détail revient à plusieurs reprises. Et, surtout, ce détail si troublant est corroboré par la correspondance de quelques forçats, dont j'ai pu me procurer copie.

— Et de quoi s'agit-il ? »

L'attitude du libraire commençait d'exaspérer Jules, mais Babiroussa l'avait prévenu des excès dont il était coutumier. Le banni l'avait assuré de la valeur du bonhomme et sa parole était de meilleur aloi que la plus pure des monnaies d'or.

« Le nom qu'on leur donne, monsieur, le nom qu'on leur donne. Le connaissez-vous ? »

Jules dut avouer son ignorance. Il se trouvait aux Amériques, quand la nef cosmique avait fait irruption dans le ciel de Paris, ce mois de mai 1889, clôturant à sa drôle de manière l'Exposition Universelle et volant la vedette à la première-née des tours de M. Eiffel. Jules avait suivi l'événement de loin, n'en percevant que des bribes, tant les communications avec l'Europe étaient rares et soumises à la censure.

« Ishkiss, monsieur, Ishkiss... On le chuchote, ce nom, Ishkiss, il chuinte de la bouche, pareil à l'air qui s'échappe du ballon que l'on perce. C'est un murmure, un mot que l'on prononce du bout de la langue, presque une pensée que l'on habille de son. Un fragment de songe qui s'enfuirait de notre esprit pour glisser de lèvres en lèvres. »

Voilà qu'il poétisait, à présent ! Jules interrompit la faconde du libraire d'un geste de la main. Mais celui-ci reprit :

« Ishkiss, comprenez-vous, monsieur ? Leur nom leur ressemble : des êtres évanescents, des spectres, guère plus tangibles que les images animées des frères Lumière.

— Vous voulez dire qu'ils sont invisibles ?

— Non pas, mais leur nature semble indécise. Moins que la chair, mais plus que le vide. Les ouvrières des usines Lumière existent bel et bien quand on les voit franchir les grilles de la manufacture. Pourtant, si vous cessez de tourner la manivelle du projecteur d'images, elles disparaissent. Les Ishkiss sont de cette espèce : réels, mais insaisissables. Comprenez-vous ?

— Je crois, oui. Parlez-moi à présent de ce qui se passe sur la Lune. »

Le libraire prit une profonde inspiration, remonta ses besicles au sommet de l'arête de son nez, frotta sa joue imberbe et se lança. Il était, une fois encore, intarissable.

*

Babiroussa avait attendu que Juliette eût refermé la porte de la cuisine derrière elle. Il avait rempli le verre de Jules d'une liqueur ambrée, qui exhalait des parfums de marécage.

« Les contrebandiers anglais alimentent mes péchés », avait-il commenté, sans que sa tentative d'humour n'atteignît son but. Jules n'avait pas souri. Debout près de la cheminée, il avait contemplé la surface miroitante du liquide dans son verre, en attendant que son ami lui ouvrît son cœur. Ce qu'il avait fait, après un grommèlement de résignation.

« Tu sais que j'ai toujours entretenu une vaste correspondance avec nombre d'imbéciles et de fous, avec tout ce que l'Europe a compté de visionnaires, de génies d'un instant, de rimailleurs débutants, j'en passe et des bien pires. Tu le sais. Tu ne sais peut-être pas, en revanche, que dans cette masse incroyable de lettres, se trouvent celles d'une jeune institutrice, éminemment chères à mon cœur. »

Jules avait eu un sourire narquois. Il avait même lancé un clin d'œil. Babiroussa s'était gentiment offusqué :

« Non, ce n'est pas ce que tu crois ! Pas de méprise grivoise ! »

Jules avait levé son verre dans la direction de son ami.

« Ta verdure d'esprit n'a d'égale que la pureté de tes sentiments. »

Babiroussa avait ignoré la remarque et continué :

« Ces lettres chères, je les ai conservées. Elles sont là, sur cette table. »

Effectivement, parmi l'accumulation de papiers, cahiers et autres ouvrages étalés sur le plateau de la grande table occupant un coin de la pièce, Jules avait aperçu un paquet d'enveloppes nouées par une corde grossière, posé en évidence. Il avait estimé que le tout devait peser ses trois ou quatre livres. Le poids d'une indéfectible amitié épistolaire, entretenue depuis près de cinquante années.

« Outre les confidences d'une belle âme, révoltée comme il sied, il y a dans ces lettres plus de mauvaise poésie et d'opéras enflammés qu'il n'en faut pour rassasier les bourgeois de Paris jusqu'à la fin des temps. Très chère Louise...

— Faut-il qu'elle soit jolie, ta petite institutrice ! Allons, elle doit à présent être une sage grand-mère.

— Là où elle se trouve désormais, l'âge ne compte pas. On y est près de sa fin, qu'on soit tout juste sorti de l'œuf ou bien déjà gâteau.

— Diable, quelle noirceur, d'un coup. Dis m'en plus, je te prie.

— Louise a connu la déportation, en Nouvelle-Calédonie, après ses sulfureux exploits du temps où Paris s'était insurgé contre Badinguet. Te souviens-tu du rêve merveilleux qui avait gagné la population, alors que le trône vacillait et était sur le point de tomber ? Ce n'était hélas que le prélude à plus d'injustice et de souffrance encore. La répression a été terrible.

— Oui, je me souviens de l'éphémère Commune. Ainsi, ta Louise n'est autre que la "Grande Citoyenne" elle-même, l'"Amante du Devoir" comme on l'appelait alors. Louise Michel...

— Elle-même.

— Je la croyais morte, ou disparue. La Tenciaire n'est pas tendre pour les déportés.

— Elle n'a jamais cessé de m'écrire, du fond de son exil. D'une réprouvée à un banni, les mots ont trouvé naturellement leur chemin. Bien entendu, l'administration a toujours dépouillé nos courriers, censurant ce qui lui semblait devoir l'être. Nous avons donc usé de divers stratagèmes et constitué un langage codé fait d'allusions à la poésie et de poèmes conçus pour la circonstance. Plus d'une fois un simple acrostiche révéla la véritable teneur de nos échanges, sans que les brutes chargées de nous lire en décèlent le secret. C'est dire s'ils sont bornés, ces esprits fonctionnaires !

— Elle a donc survécu aux mauvais traitements, à la maladie, au travail forcé. »

Jules avait eu un sifflement admiratif. L'exploit était de taille.

« À plus que cela encore : la séparation d'avec les êtres chers, les condamnations à mort de ses frères en rébellion, la haine anonyme et veule des chantres de l'Ordre qui l'ont accablée d'injures, alors même qu'elle était au plus bas. Mais elle a tenu bon, parce qu'elle n'a jamais cessé de lutter. J'ai écrit moi-même, en d'autres occasions, que ceux qui vivent sont ceux qui luttent. J'étais loin

de me douter de la douloureuse vérité contenue dans ces quelques mots.

— Tu l’as donc enrôlée ?

— Oui, si l’on veut. Quand nous avons mis sur pied notre réseau, je n’ai d’abord pas pensé à Louise autrement qu’à une sœur privée de liberté. Puis, comme sa détermination ne faiblissait pas malgré les épreuves, j’ai commencé de l’informer de notre action et très vite elle m’a proposé ses services.

— Ses services ? Depuis le baigne ?

— Oui. Seulement, notre correspondance est interrompue depuis plusieurs mois. Je suis extrêmement inquiet. C’est pourquoi je souhaite que tu partes à sa recherche, mon cher Jules.

— Diantre ! Tu veux m’envoyer au baigne ? En Nouvelle-Calédonie !

— Pas exactement. Louise purge maintenant sa peine sur la Base Cyrano. »

Jules avait failli laisser échapper son verre.

« La Base Cyrano... Elle est donc sur la Lune ! »

Babiroussa avait acquiescé. La Lune ! Le satellite terrestre semblait avoir scellé son destin à celui de l’écrivain, depuis que ce dernier en avait fait le décor de ses romans. C’était comme s’il lui adressait un clin d’œil, se rappelant à son bon souvenir après des années de séparation, par-delà les années et les kilomètres qui les séparaient. Après que la subite apparition des Ishkiss eut rendu possible le voyage vers le petit satellite, l’œuvre sélénolâtre de Jules avait connu un incroyable regain de popularité. On s’était arraché les exemplaires restants de *De la Terre à la Lune* et de *Autour de la Lune*. Hetzel, fils de Jules Hetzel, l’éditeur du *Magasin*, digne successeur de son père, avait fait réimprimer les deux ouvrages, en dépit de la mise à l’index des autres titres de Verne.

La mode s’était emparée de l’astre et ne semblait pas prête à le lâcher.

*

En quittant la *Nef Hallucinée*, Jules en savait autant que possible au sujet des Ishkiss et de la communauté sélénite de la Base

Cyrano. Toutefois, il n'était guère avancé. Le libraire avait rassemblé les informations officielles et officieuses, les articles élogieux des journaux dévoués à l'Empereur et les libelles qui circulaient sous le manteau, les témoignages des visiteurs autorisés à poser le pied sur la Lune et les courriers des bagnards, édulcorés par la censure. Il avait ainsi appris que les travaux d'aménagement de la Base étaient en voie d'achèvement et que, bientôt, l'Empereur en personne inaugurerait « sa » cité lunaire. Humains et Ishkiss se partageraient donc la Lune en bonne intelligence, une face pour chaque espèce.

Mais il paraissait peu probable que Badinguet n'eût pas derrière la tête un projet plus ambitieux. La concorde entre les peuples n'était pas son affaire, l'histoire récente l'avait prouvé. Aussi Louise Michel avait-elle été chargée de découvrir ce qui se tramait dans les souterrains de la cité impériale. Son inquiétant silence épistolaire pouvait laisser penser qu'elle avait réussi.

Jules prit le chemin de la gare. La pointe effilée de la tour de transit Eiffel émergeait par-dessus la marée d'ardoise des toits. De taille modeste en regard de son modèle parisien, elle n'en constituait pas moins un repère visible plusieurs lieues à la ronde. La grappe de ballons dirigeables accrochée au niveau du deuxième étage ressemblait à un troupeau de moutons aériens sous la houlette de leur bergère. Le vers de Stéphane Mallarmé n'avait jamais été plus vrai : « Bergère ô tour Eiffel... »

Le chemin de fer en provenance de la capitale venait achever sa course occidentale sous les jambes grandes ouvertes de la belle. Jules négligea le confort des wagons pullman au profit de celui, spartiate, d'une cabine de dirigeable. Le Zeppelin le conduirait à Paris en un peu plus de trois heures, à la vitesse moyenne de cent vingt-cinq kilomètres par heure, tandis que la bête humaine en mettrait le double, sauf incident.

Jules emprunta l'ascenseur jusqu'au second étage de la tour. Une poignée de voyageurs était rangés en file indienne devant la passerelle d'embarquement, pour la plupart des marchands et des industriels, pressés de rejoindre la capitale où leurs affaires les appelaient. Un employé de la Compagnie Impériale de Navigation Aérienne vérifiait les titres de transport. Jules lui remit son billet et pénétra dans la cabine du dirigeable, sous le regard

faussement inquisiteur du gendarme affecté au contrôle des usagers. Il n'avait rien à craindre. Le billet était on ne peut plus vrai, à l'inverse de son laissez-passer. Il avait d'ailleurs coûté une petite fortune à Babiroussa. Conçu par un aristocrate pure souche, le comte Ferdinand Von Zeppelin, le ballon dirigeable modèle LZ-131 ne s'était pas démocratisé avec l'intensification des vols réguliers.

Jules s'installa à côté d'un hublot, à l'écart des autres passagers, réunis par affinité autour des tables entre lesquelles évoluait un steward. Il aimait contempler la marqueterie précieuse des bocages et des villes qui défilaient sous le ventre du ballon. À son âge, il n'était pas encore rassasié du spectacle offert par la grande variété des paysages de sa planète. Il les avait décrits dans leurs moindres détails, n'en oubliant aucun, depuis les déserts de glace jusques aux extravagances florales des jungles, sans jamais se lasser. Il les avait tous visités, par la suite, quand le succès de ses livres l'avait enrichi au point qu'il pût acquérir le premier *Saint-Michel* et s'offrir d'interminables croisières. Il avait littéralement marché dans les pas de ses personnages, incarnation placide d'un Philéas Phogg soumis quant à lui aux aléas de l'horloge. Mais il lui restait encore un voyage à faire, encore une destination à atteindre, encore un territoire à explorer. Un territoire que ses personnages n'avaient fait qu'entr'apercevoir.

Bientôt, Jules ferait mieux encore que Michel Ardan. Le créateur qu'il était accomplirait un geste dont ses héros les plus aventureux avaient été privés par les limites de son imagination et de sa documentation. Il allait marcher sur la Lune et, par la même occasion, faire un pas impossible pour les hommes d'encre et de papier qu'il avait envoyés sur orbite une génération plus tôt.

Un pas de géant pour lui, un petit pas pour l'humanité privée du plaisir de repousser les bornes de sa fantaisie.

INTERMÈDE OÙ L'ENNEMI FOURBIT SES ARMES

« **M**ONSIEUR LE PRÉFET va vous recevoir. Si vous voulez vous donner la peine d'entrer. »

L'huissier s'effaça devant l'inspecteur principal Jaume au moment où le policier franchissait le seuil du bureau préfectoral. Carré dans son fauteuil, Andrieux le laissa s'avancer sans rien dire. L'imposante moustache du préfet avait viré au gris depuis peu, mais l'éclaircissement de sa pilosité n'avait pas adouci l'expression de son visage.

Andrieux avait acquis une solide réputation depuis qu'il avait occupé une première fois le poste de préfet de Police à Paris, en 1879. *Le Figaro* l'avait dépeint comme un homme très intelligent et très ambitieux, déterminé et ne manquant ni de courage ni d'audace, ami du plaisir, passionné et dangereux. Avec l'âge, chacune de ces inquiétantes vertus s'était aiguisée, et, à présent, Andrieux faisait figure d'éminence grise de Badinguet. Comment aurait-il pu en être autrement ? L'Empereur n'ignorait pas que les attributions et compétences de son préfet dépassaient largement les limites de la capitale. Car, non content d'assurer la direction de la police municipale, il contrôlait également la puissante police politique mise au service du pouvoir depuis les événements révolutionnaires des dernières décennies. Mieux, il s'était attribué à lui-même la gestion des mouchards et policiers opérant sous couverture, les rétribuant directement à l'aide des fonds secrets alloués par le Trésor impérial.

L'inspecteur principal Jaume profitait ainsi des largesses d'Andrieux sans que quiconque ne s'avisât d'interférer dans leur relation.

« Asseyez-vous, Jaume, commanda le préfet. Je suis à vous dans un instant. »

Dans le dos d'Andrieux, un portrait du pauvre Lépine attestait de son bref passage à la préfecture de Police. Créateur des brigades cyclistes et fluviales, Lépine n'avait pas eu le temps de moderniser les services de police. Après un début de carrière prometteur, l'infortuné successeur de l'Andrieux première période avait succombé des suites de ses blessures, après un attentat fomenté par un groupuscule anarchiste contre le Palais Bourbon. C'était du moins la thèse officielle. En guise de machine infernale, une boîte à sardine remplie de fulmicoton avait explosé dans le hall, au beau milieu d'une foule de dignitaires de l'Empire. On avait arrêté un trio d'apprentis terroristes, jeunes ouvriers typographes tous abonnés à *La Révolution sociale*, l'hebdomadaire socialiste publié par un groupe d'anciens communards affranchis de leur condamnation. Jaume savait que le journal avait vu le jour à la faveur d'une manœuvre machiavélique d'Andrieux, qui, en subventionnant l'organe de presse des ennemis du régime, leur passait de la sorte la laisse autour du cou. Certaines rumeurs couraient, selon lesquelles la main invisible d'Andrieux avait tiré les ficelles dans cette triste affaire. Toujours était-il que, à peine Lépine en terre, l'Empereur l'avait rappelé à ses fonctions de 1879. Depuis, personne ne s'était plus avisé de mettre des bâtons dans les roues de l'attelage conduit par le second plus puissant personnage de l'État.

« Les trublions semblent s'agiter, Jaume, dit soudain Andrieux, sans lever la tête des paperasses qu'il paraphait les unes après les autres, d'un geste mécanique.

— Le comité de rédaction de *La Révolution sociale* est plutôt calme en ce moment, fit remarquer l'inspecteur.

— Je ne parle pas de ces pantins. J'ai reçu ce matin confirmation de ce que le *Saint-Michel* avait accosté la rade de Brest. Cela faisait longtemps que M. Verne ne nous avait pas fait l'honneur d'une visite. Il paraît plus que probable que l'éminent écrivain a au préalable fait escale à Guernesey.

— Je vois, fit simplement Jaume, qui commençait d'entrevoir où son supérieur voulait en venir. »

Andrieux se leva subitement, abandonnant sa plume et son buvard.

« Assez de fadaïses... Ces foutus maréchaux me tannent avec leur manie de vouloir tout justifier par écrit. Que voulez-vous, Jaume, l'époque est à l'administration. On signe des traités, on appose son nom au bas de milliers de documents destinés à pourrir au fond de caves humides pour la postérité de leurs auteurs. Mais s'il n'existait pas des hommes comme vous et moi, ils seraient bien avancés, avec leurs papiers. Suivez-moi, je vous prie. »

Tout en parlant, il s'était approché du portrait de Lépine. La peinture de piètre qualité tranchait sur le décor de tapisserie pourpre et de moulures dorées qui habillait la cloison. Andrieux n'adressa pas même un regard à la malheureuse victime des « terroristes ». Il passa un doigt sous la bordure inférieure du cadre, et, dans la seconde qui suivit, un pan de mur s'entrebâilla avec un déclic. Jaume n'eut pas l'air étonné. Il était coutumier des mises en scène du préfet, dont le penchant pour l'occulte et le mystère était devenu légendaire, et faisait les délices des caricaturistes.

Les deux hommes se glissèrent dans le passage secret, en fait un ancien corridor masqué à la faveur de récents travaux. Andrieux s'empara d'une lanterne accrochée à une paterne, alluma la bougie et s'enfonça dans le boyau, Jaume à ses basques. Ils parcoururent ainsi une courte distance, avant d'emprunter un escalier en colimaçon qui s'enfonçait en spirale dans les profondeurs du sous-sol. Jaume remarqua la patine de la pierre, sur les dernières marches. Ici, le temps avait fait son œuvre.

L'escalier débouchait sur une sorte de cave voûtée, plongée dans l'obscurité. La température était basse, et Jaume frissonna en songeant que l'endroit avait tout d'un sépulcre : glacial et ténébreux.

« Encore un peu de patience, mon cher Jaume », fit Andrieux, qui s'activait dans un recoin de la salle.

La flamme de la bougie n'était pas assez vaillante pour éclairer sa silhouette en entier, si bien que le policier ne pouvait pas distinguer son manège.

« Ha, nous y sommes ! »

Sur ces mots, un grésillement s'éleva, accompagné d'un sifflement aigu qui allait en s'intensifiant, jusqu'à n'être plus

audible par des oreilles humaines. Peu à peu, la lumière se fit dans la cave et dans l'esprit de Jaume. Une douce lueur violette dispersa l'ombre ambiante, dévoilant au policier, ébahi, un spectacle peu commun.

« C'est un peu théâtral, j'en conviens, avoua Andrieux, mais l'installation de nos amis supporte difficilement la clarté et la chaleur, tout comme eux, d'ailleurs. Approchez, ne craignez rien. Ils sont inoffensifs, tels que vous les voyez. »

Fasciné, Jaume fit un pas en avant. La cloche de verre bleuâtre qui emplissait tout l'espace laissé libre sous la voûte atteignait les dimensions d'une coque de navire honnête. C'était comme un immense lumignon, à la mesure d'un Titan. La lueur émanait de l'intérieur, diffusée de manière égale en tous points du périmètre par elle délimité. Bien que faible, elle suffisait à révéler les contours des prisonniers de la cloche.

Derrière la façade de verre courbe, un monde différent apparaissait en filigrane. Dans un décor de roches déchiquetées et de poussière grise, nu et désolé, évoluaient de graciles silhouettes, dotées de longs membres élastiques. Jaume ne parvenait pas à accommoder parfaitement sa vision, comme embuée par un brusque accès de larmes. Il comprit cependant, sans l'ombre d'un doute, qu'il contemplait là ses premiers extra-humains dans leur environnement lunaire.

La danse des Ishkiss avait le charme envoûtant des contorsions sensuelles des femmes de l'Inde. Il en émanait également quelque impression de gravité, voire la sensation d'une menace imminente. Du moins Jaume percevait-il ainsi les déambulations aériennes des créatures exposées à sa curiosité.

« L'effet est saisissant, n'est-ce pas ? » interrogea Andrieux.

Comme Jaume demeurait coi, le préfet enchaîna :

« Débarrassés de leur attirail de scaphandrier, les Ishkiss ne sont plus que fumée. Mais je ne vous ai pas amené ici pour un cours d'histoire naturelle. J'ai une mission à vous confier, une fois encore. Plus exactement, nous avons une mission à vous confier, mon très cher Jaume.

— Nous ?

— Les Ishkiss et moi. Certains événements récemment survenus inquiètent nos amis.

— Des événements liés au retour de M. Verne en Europe ?

— Tout semble l'indiquer. Le délégué Ishkiss désire vous faire part des appréhensions de son peuple. Veuillez prendre place dans l'alvéole de communication. »

Andrieux désignait l'imposante machinerie occupant un angle de la pièce. Un pupitre chargé de manettes et autres manomètres côtoyait une cabine de métal, percée d'un hublot. Le préfet manœuvra le volant qui ouvrait la porte coulissante de l'étroit habitacle. À l'intérieur, Jaume aperçut un fauteuil adapté à la morphologie humaine, dont le haut du dossier était coiffé d'une espèce de heaume hérissé de filaments.

« C'est épatant, n'est-ce pas ? » fit Andrieux, en s'effaçant devant le policier, qui se tenait, penaud, à distance respectable de la moderne vierge de fer.

« Allons, pas d'hésitation, Jaume ! Nos ingénieurs ont construit cette machine sur les instructions des Ishkiss, il n'y a rien à craindre. Elle relie son utilisateur à un correspondant extra-humain cantonné sur la Lune. J'en ai moi-même fait l'expérience à plusieurs reprises.

— De quelle manière s'expriment les Ishkiss ?

— La machine se charge de transformer leurs pensées en paroles audibles. Allons, pressez-vous, le délégué s'impatiente. »

Effectivement, dans la cloche de verre, la valse chaotique des extra-humains devenait frénétique. Jaume demanda encore :

« Et ces images troublées ? Par quel prodige... »

— Nulle magie là-dessous, rien que de la science. Ce gros bocal contient un ensemble de gaz dont les particules s'assemblent de manière à reproduire la scène jouée sur la Lune par nos amis, dans un bocal analogue. Chaque particule est couplée à une autre et réagit instantanément aux modifications que subit sa jumelle, quelques centaines de milliers de lieues plus loin. Voilà pour la théorie. À présent, entrez dans l'alvéole et cessez de discuter. C'est un ordre, Jaume ! »

Peu rassuré par les explications sommaires de son patron, le policier obéit. Son sens du devoir l'emportait sur la méfiance, son zèle sur la prudence la plus élémentaire. Il prit place dans la cabine, calant ses membres replets dans l'espace exigu avec une souplesse surprenante pour son gabarit. Andrieux vint se planter

devant le pupitre de commande, actionnant leviers et volant. La porte coulissa dans un chuintement, isolant Jaume.

L'obscurité était totale à l'intérieur de l'alvéole. La liberté de mouvement du policier presque nulle. Il laissa échapper un petit cri quand le casque s'abaissa brutalement sur son crâne, dérangeant le bel ordonnancement de ses cheveux gominés. Il eut la sensation, fugitive, de centaines de piqûres sur son cuir chevelu. Un zonzonnement ténu se fit entendre, qui lui sembla provenir de sa gauche puis se déplacer, effectuant une rotation complète autour de sa tête. Il ressentit une légère migraine, vite dissipée. Une impression de légèreté incroyable s'ensuivit et Jaume se détendit enfin.

S'il avait pu se douter qu'on venait de le débarrasser proprement de sa boîte crânienne, nul doute que le policier, tout soumis qu'il fût aux impératifs de la raison d'État, aurait manifesté sa réprobation avec véhémence. Et s'il avait vu l'horreur visqueuse qui se glissa dans son cerveau pour s'y lover avec délice, pareille à une couleuvre sur une pierre brûlante, Jaume serait devenu fou.

Mais il ne se rendit compte de rien. Le Ishkiss avait commencé de parler et chacun de ses mots était une image évidente dans l'esprit de l'inspecteur principal.